

*inutiles* une place aussi fondamentale que celui du deuil. C'est pourquoi la voix de Giotti n'est peut-être jamais aussi bouleversante que dans cette phrase – qu'il écrivait, à une journée près, dix ans exactement avant de mourir : « Je continuerai à faire comme tout le monde, jusqu'à ce que la mort m'emporte ».

Nicolas de Brézé

*Comte de Mirabeau, Hic & Hec, Allia, 2015, 128 p., 7,50 €*

Le sombre Sade entonnait les trompettes de l'innommable : « Il faut peindre », jurait-il, car « toute dissimulation, toute gaze deviendrait une lésion faite à nos lecteurs ». Or justement, chez Mirabeau, la langue se « gaze ». Le style abonde de ces métaphores délicieuses qui s'enlacent les unes aux autres et construisent le décor d'une pièce de théâtre érotique. Il « la renversa sur une touffe de roseaux, nous fit apercevoir le carmin et la rose au milieu de son spadille » ; ou encore le jeune homme demandant à la jeune fille de le masturber : « Est-ce vous qui préparez cet excellent chocolat ? – Oui, monsieur, c'est moi. – Que je voudrais bien être à sa place, comme je mousserais bien sous vos mains. » La périphrase prend ici et là cet aspect contourné, et semble drapée dans les apprêts d'une vieille courtisane fanée :

« Nous savourâmes quelques minutes les délices de cette attitude, qui nous procura bientôt une émission réciproque du baume précieux, sans lequel la Providence trahie ne cesserait de voir les espèces se reproduire. »

Faut-il ne voir, dans ce style « un peu trop enrubanné et fleuri », comme l'écrit Gabriel Matzneff, qu'érotisme pour petite fille et préciosité irritante ? Non, vraiment : Mirabeau libertin, si laid, dit-on, qu'il en devenait séduisant, nous peint un monde magique, traversé de fluides érotiques, sans autres préoccupations que sexuelles. Merveille du conte : il suffit d'éveiller cet érotisme qui sommeille

pour que l'être voluptueux surgisse, car les corps sont faits pour jouir, pourvu qu'on entrouvre la porte de ce « réduit où dormait encore la volupté ». Ainsi, la jeune Babet, dépucelée, s'exclame :

« Je végétais, j'existe. Adieu tous autres soins, tous autres plaisirs ; je voudrais pouvoir doubler chaque jour la durée du temps et en employer chaque minute à répéter les charmantes leçons que j'ai reçues. »

Aux jouisseurs s'ouvre le champ infini des plaisirs, reflouris à chaque instant et qui, vivaces, se génèrent les uns les autres. Tout se fond dans l'onde sexuelle. Les déviances déposent les armes de la transgression. La flagellation, hésitant entre prescriptions religieuses et récits érotiques, trouve une place naturelle, de même que l'inceste : ainsi lit-on que « les sentiments de mère et fille semblaient ajouter au délire de leurs sens, que la plus abondante effusion du nectar du plaisir ne pouvait calmer ». Notre communauté de personnages finit, certes, par produire quelques règles :

« [L]a communauté des jouissances était établie entre tous les membres de la société, on n'en pouvait dérober aucun aux regards lascifs des autres, et c'était une faute digne d'exclusion d'en frustrer leur voluptueuse curiosité. »

Mais ce sont celles de la spontanéité ; l'élan amoureux prévaut sur la loi, la sophistication des « systèmes » des libertins « roués », les Versac de Crébillon et autres Merteuil et Valmont de Laclos qui, inspirés par la Raison, théoriciens de leurs pratiques, adeptes de l'observation expérimentale et des lois générales, ne songeant qu'à « avoir » et « prendre », c'est-à-dire maîtriser, asservir autrui dans une compétition impitoyable de tous contre tous, font du commerce amoureux une doctrine, de la débauche une méthode, de l'amour une science. C'est, comme l'écrit Goldzink dans son beau livre *Le Vice en bas de soie*, « l'état de guerre au cœur même du désir qui emporte avec lui le rêve de fusion le plus ardent ».

Rien de tel dans *Hic & Hec*, où chacun prend plaisir, nul n'est l'objet de l'autre, les corps s'enfoncent les uns dans les autres : image bénie du partage érotique. Le sexe, source intarissable, se passe du désir ; ici, il est instantané.

L'auteur interrompt son récit de manière abrupte. N'était-ce qu'une parenthèse ? Mirabeau nous sait-il condamnés à revenir au chaos et aux accrocs du désir ? Le flamboyant révolutionnaire mourut avant de voir triompher le dogmatisme froid de ses compagnons, eux qui ne savaient pas que la grande fusion des corps, que l'égalité absolue n'étaient que des rêves. Il nous a laissé ce petit récit exécuté avec « une grâce et un esprit qui sont rares » (Apollinaire) : un enchaînement agile, une suite d'entrechats licencieux au charme débonnaire.

*Emmanuelle Maffesoli*